



Libre croyant-e

« Le fond du protestantisme, c'est l'Évangile ; sa forme c'est la liberté d'examen »

Le journal protestant libéral & progressiste

Au cœur du monde

Dans l'esprit qui faisait la force d' **Évangile & liberté**

N° 2 > Mars 2025

IL EST ÉCRIT ET MOI JE VOUS DIS
Sermon de l'évêque Mariann Budde

ENEZ COMME VOUS ÊTES
Ressource et résonance,
une éducation populaire en catéchèse.

DOSSIER

Nouvelle-Calédonie

14

16

17

LA FOI EN ACTES, DES VIEUX MOTS POUR DE NOUVELLES PRATIQUES

Un baptême pour de mauvaises
motivations, ça existe ?

QUI DITES-VOUS QUE NOUS SOMMES ?

NOTRE ASSOCIATION

De quel Dieu sommes-nous athées ?
Agenda et adhésion

ÉDITO

Le pasteur Charles Wagner résumait les intentions du Foyer de l'âme dans cette phrase : « Ici, on enseigne l'humanité ».

J'ai toujours aimé le double sens que l'on pouvait donner à cette devise. Soit comprendre ce lieu de protestantisme comme l'espace où l'humanité pouvait trouver de quoi être enseignée et où l'Évangile, la foi, la fraternité vécue, apportaient un plus à l'être humain pour l'élever en spiritualité et en humanité. Soit comprendre que la spiritualité vécue dans ce protestantisme était la plus humaine possible, une manière de rappeler la divinité qui se dit dans l'humanité ou l'humanité qui se dit dans la divinité.

Mais au final, pourquoi choisir entre les deux sens ?

Après tout, il y a dans notre protestantisme assez de place pour y vivre les deux. D'ailleurs, l'humanité a sans doute besoin de spiritualité autant que la spiritualité a besoin d'humanité.

Nous vivons un temps où, plus que jamais, ce dialogue est nécessaire. Nous avons besoin, en tant que religion, que protestantisme libéral et progressiste, que femme et homme de foi, besoin d'être interpellés par ce qui se passe. Que cela nous inquiète ou nous révolte, que cela nous réjouisse ou nous donne de l'espoir. Nous avons besoin d'ancrer notre réflexion théologique et spirituelle dans la réalité, au cœur du monde. Et dans ce monde, où la parole est dévoyée, où l'injustice est grandissante, où les discours de haine et d'exclusion entrent dans la banalité, il est nécessaire d'apporter un regard autre, faire un pas de côté, prendre le temps de la réflexion et de la méditation pour le libérer du fatalisme et du désespoir, pour offrir un regard autre.

Ce numéro deux de votre journal « libre croyant-e » vient en résonance avec cette double interpellation qui nous invite à enseigner l'humanité comme à être enseignés par l'humanité.

Il s'agit dans ce numéro, qui peut sembler éclectique, d'être au cœur du monde pour entendre ce qu'il a à nous dire et pour apporter de la pensée et de la réflexion.

Être au cœur du monde et non pas fuir le monde dans l'aveuglement d'une foi qui se dit dans un prêt à croire qui déresponsabilise l'humain, c'est le cœur même de notre protestantisme.

Être au cœur du monde, car il ne peut en être autrement, sinon à prendre le risque de devenir aussi immobile et mort qu'une statue de sel.

Être au cœur du monde pour trouver et dire notre foi. ●



Christophe Cousinié

● Pasteur de l'Église Protestante Unie en Cévennes, secrétaire général de l'Union Protestante Libérale & Progressiste.

Conception graphique et maquette : Sandrine Galia
Crédits photos des couvertures :
1^{er} - Pixabay - 4^e - Freepik

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Printteam
510 Rue Etienne Lenoir,
30900 Nîmes

Journal gratuit

Numéro ISSN : 3040-9322

Dépôt légal : 1^{er} mars 2025

**Mariann Budde**

Évêque au diocèse épiscopal de Washington D.C.

Sermon de l'évêque Mariann Budde

Le 21 janvier 2025 lors du Service national interreligieux à la cathédrale de Washington en présence notamment du Président Trump. *Traduction Gilles Castelnau.*

Ce culte national nous réunit pour prier pour l'unité du peuple et de la nation. Non pas un accord politique mais une unité qui renforce notre union par-delà nos diversités et nos divisions. Une unité utile au bien commun qui nous permette de vivre en liberté et ensemble dans un pays libre. C'est là, comme l'a dit Jésus, le roc solide sur lequel bâtir une nation. L'unité n'est pas conformité, elle n'est pas victoire, ni politesse lasse ou passivité fatiguée. Elle n'est pas partisane.

L'unité est une façon d'être ensemble, dans le respect de nos différences, de nos diverses conditions d'existence. Elle nous ouvre à un souci mutuel malgré tous nos désaccords.

Ceux qui consacrent leur vie dans notre pays, ou se portent volontaires, souvent au péril de leur vie, pour aider les autres lors des catastrophes naturelles, ne leur demandent jamais pour qui ils ont voté ou quelles sont leurs opinions. Il est bon pour nous de suivre leur exemple.

Car l'unité, comme l'amour, implique un don de soi. Dans son sermon sur la montagne, Jésus de Nazareth nous appelle à ne pas aimer seulement notre prochain, mais aussi nos ennemis et à prier pour ceux qui nous persécutent, à être

miséricordieux comme notre Dieu est miséricordieux, à pardonner comme Dieu nous pardonne. Et Jésus accueillait les exclus de la société.

Je vous concède que cette invitation de Dieu exige de nous beaucoup d'espérance et de prière, mais elle correspond au meilleur de nous-mêmes et il est évident que si, par contre, nos actes ne contribuent qu'à accroître nos divisions, nos prières ne serviront pas à grand-chose.

Nous, qui sommes ici dans la cathédrale, nous ne sommes pas naïfs et lorsque le pouvoir, la richesse et des intérêts opposés sont en jeu, lorsque divergent les conceptions que l'on peut avoir sur l'avenir de l'Amérique, nous savons bien qu'il y aura sur tous ces sujets des gagnants et des perdants. Il va sans dire que dans un système démocratique, au cours d'une session législative ou d'un mandat présidentiel, les espoirs et les rêves de tous ne peuvent se réaliser et toutes les prières ne peuvent être exaucées. Mais il est à craindre qu'il s'agisse pour certains, de la perte de leur égalité, de leur dignité et même de leurs moyens de subsistance. Comment dès lors vivre ensemble une véritable unité et comment pourrions-nous même l'envisager ?

Mais j'espère bien que nous

le pouvons, car autrement, la culture du mépris qui s'est instaurée en Amérique nous détruira tous.

Je suis une croyante, entourée de croyants et je crois qu'avec l'aide de Dieu, notre unité est possible. Elle ne sera évidemment pas parfaite, car nous sommes un peuple imparfait. Mais elle le sera suffisamment pour que nous continuions à adhérer à nos idéaux exprimés dans la Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique, qui affirme l'égalité et la dignité innées de tout être humain.

Nous avons raison de compter sur l'aide de Dieu dans notre quête de l'unité, mais seulement si nous sommes disposés à y œuvrer nous-mêmes. Jésus enseignait bien à construire notre maison de foi sur le roc de ses enseignements et non sur le sable de notre inconsistance.

Les fondations basées sur le roc, telles que nous les révélent nos traditions et nos textes sacrés me semblent être au nombre de trois :

Le premier fondement de l'unité est le respect de la dignité de chaque être humain. De même les diverses religions représentées aujourd'hui dans cette cathédrale manifestent que tous les hommes sont également

enfants du Dieu unique, de même dans le discours public il convient de respecter la dignité de tous, de refuser toute moquerie, tout dénigrement, toute diabolisation de ceux qui sont différents de nous. Respecter, discuter respectueusement de nos différences et rechercher, dans la mesure du possible, un terrain d'entente. Et si cela s'avère impossible, demeurer naturellement fidèles à nos convictions sans mépriser pour autant ceux qui ont les leurs.

Le deuxième fondement de l'unité est la vérité, autant dans les conversations privées que dans le discours public. Sinon, notre attitude s'opposerait d'elle-même aux paroles de nos prières. Nous éprouverions, dans un premier temps, un faux sentiment d'unité, mais celui-ci ne serait pas assez puissant dans la durée pour faire face aux défis auxquels nous sommes confrontés. Certes, il n'est pas toujours facile de savoir où est la vérité. Mais lorsque nous y parvenons, il est de notre devoir d'en témoigner, alors même que cela nous coûte.

Le troisième fondement de l'unité est l'humilité parce que nous sommes tous des êtres humains faillibles. Nous disons et faisons des choses que nous regrettons plus tard. Et c'est peut-être lorsque nous sommes persuadés, sans l'ombre d'un doute, que nous avons absolument raison et que quelqu'un d'autre a absolument tort que nous sommes le plus dangereux pour nous-mêmes et pour les autres. Parce que nous ne sommes pas loin de nous dire « les bons » et de nous situer

face aux « mauvais ». Alors que la vérité est que nous ne sommes finalement tous que des hommes, capables du bien comme du mal.

Alexandre Soljenitsyne a dit que la séparation du bien et du mal n'était pas entre les États, les classes sociales, les partis politiques mais traversait chaque cœur humain. Plus nous prenons conscience de cette vérité, plus nous laissons l'humilité dominer nos cœurs et nous ouvrons aux autres malgré nos différences, plus nous prenons conscience que nous nous ressemblons plus que nous ne le pensons. Nous avons, finalement besoin les uns des autres.

Et plus nous en prenons conscience, plus nous avons de place en nous-mêmes pour l'humilité et l'ouverture les uns aux autres au-delà de nos différences, car en fait, nous nous ressemblons plus que nous ne le pensons. Et nous avons besoin les uns des autres.

Il est facile de prier pour l'unité dans les célébrations solennelles. Cela est beaucoup plus difficile lorsque nous sommes confrontés aux différences réelles de notre vie privée et du monde politique. Sans unité réelle, c'est sur le sable que nous construirions la maison de notre nation. En nous basant sur les fondations solides de la dignité, de l'honnêteté et de l'humilité nous participerons comme il convient en notre temps, aux idéaux et au rêve de l'Amérique.

Permettez-moi une dernière demande, Monsieur le Président.

Des millions de personnes vous ont fait confiance et, comme vous l'avez dit hier à la nation, vous avez ressenti

sur vous la main providentielle d'un Dieu aimant. Au nom de notre Dieu, je vous demande d'avoir pitié des gens de notre pays qui ont peur maintenant. Il y a des enfants gays, lesbiens et transgenres dans des familles démocratiques, républicaines et indépendantes. Certains craignent pour leur vie. Et nos concitoyens qui vendangent nos champs, nettoient nos bureaux, travaillent dans les élevages de poulets, dans le conditionnement de la viande, qui lavent la vaisselle dans nos restaurants, travaillent de nuit dans les hôpitaux. Ils n'ont peut-être pas notre nationalité ou n'ont pas les bons papiers. Mais la grande majorité des immigrants ne sont pas des criminels. Ils paient leurs impôts et sont de bons voisins. Ils sont des membres fidèles de nos églises, des mosquées, des synagogues et des temples. Puis-je vous demander d'avoir pitié, Monsieur le Président, à l'égard des membres de nos communautés dont les enfants ont peur que leurs parents soient expulsés. Je vous demande d'aider ceux qui fuient les zones de guerre et de persécutions dans leurs propres pays à trouver ici compassion et accueil.

Notre Dieu nous enseigne à avoir de la compassion pour les étrangers car nous avons été nous-mêmes autrefois étrangers dans ce pays.

Que Dieu nous donne la force et le courage de traiter tous les êtres humains avec dignité, de nous exprimer avec vérité et amour et de marcher humblement les uns avec les autres et avec Dieu. Pour le bien de tous en ce pays dans le monde. ●



Caroline Cousinié

Pasteure de l'Église
Protestante Unie dans
les Vallées Cévenoles et
membre du Service
National de Catéchèse
de l'EPUDF

Ressource et résonance, une éducation populaire en catéchèse

.....

Venez comme vous êtes !

Nous ne sommes pas les seuls à utiliser ce slogan, et c'est une éthique de conviction qui nous tient à cœur et qui identifie notre Église.

Nous aimerions dans l'idéal vivre de cette attitude en accueillant l'autre dans sa singularité, mais regardons d'un peu plus près nos réalités.

Nous sommes des êtres de relations, mais nous sommes habités par la peur de l'inconnu qui nous déstabilise. Cette peur, qui fait partie de notre réel, nous conduit à avoir des attitudes d'accueil de l'autre en le limitant à des codes définis. Attitude qui chercherait à placer l'autre dans des cases (la famille, le travail, le statut social, les connaissances protestantes) ; attitude qui essaierait, sans vraiment connaître la personne, à lui chercher une place dans l'espace, le fonctionnement de l'église locale pour la faire survivre ; attitude qui ciblerait les jeunes, en leur mettant une pression, celle du poids de l'avenir de notre Église sur leurs épaules.

Tant de questions posées, de paroles échangées, avant même de laisser simplement, avec nos silences, la place à

l'autre. Alors qu'il faudrait être simplement là, dans une attitude d'accueil et de bienvenue.

Savons-nous simplement accueillir l'autre tel qu'il est, l'inviter à venir comme il est, sans y rajouter de notre soit-disant **valeur ajoutée** ?

Voilà un exercice bien difficile à faire si nous voulons être honnêtes avec nous-mêmes. La peur de voir disparaître nos Églises telles qu'elles sont peut effectivement condamner l'autre à se limiter à l'apprentissage et à la conformité de nos codes, en oubliant la rencontre qui l'amène sur un terrain inconnu et non maîtrisable, mais qui constitue nos Églises.

Là où les deux personnes se mettent en mouvement

Nous constatons la réalité du manque d'une génération, voire de deux, dans un grand nombre d'Églises locales. La présence des jeunes se fait rare ainsi que celle de leurs parents qui n'ont pas un grand intérêt pour l'Église et son message, contrairement à ce qui était encore vrai il y a quelques décennies.

C'est un constat qui démoralise certains membres de nos Églises, saisis par la crainte de la disparition de leur Église et de leur foi.

Alors, la catéchèse reste tou-

jours ce qui semble nécessaire, mais aux vues de la réalité, est-elle vouée à s'éteindre avec cette peur qui paralyse ? Notre foi est-elle obsolète dans ce monde contemporain sécularisé ?

Bien sûr que non !

La peur a sa place, elle peut être entendue et accueillie, mais elle ne doit pas prendre la première place et nous guider !

Regarder en arrière nous transformerait en « statue de sel ».

L'Évangile doit être ancré dans notre réalité, où il nous précède et où il nous appelle. Il ne demande qu'à être transmis encore et encore dans un monde constamment en mouvement.

Dans la rencontre, il y a un double mouvement. Nous avons peut-être nous-mêmes à bouger, à changer, à nous mettre en question.

Résonance avec les valeurs

Étymologiquement, le terme « catéchèse » vient du grec « Katekein » qui signifie faire écho, faire résonner.

La catéchèse, comme nous la connaissons bien dans l'histoire de nos Églises locales, est en difficulté aujourd'hui, et ce n'est pas nouveau, elle ne résonne plus comme dans le passé, les codes ont changé.

Proposer aujourd'hui une ca-

téchèse classique partant de la Bible est peu attractif dans notre monde sécularisé, qui rejette de plus en plus la religion et son histoire.

Et pourtant... Les jeunes sont bien là, dans notre monde, en quête de sens, de devenir et d'identité. Il y a des appels, mais qui restent sans réponse. Notre instruction religieuse n'a pas vocation à transmettre des rites, des habitudes, des certitudes, des histoires de guerres de religion. Sa vocation est de transmettre une « bonne nouvelle », une Espérance qui prend son origine hors de notre monde, qui a traversé toutes les souffrances que rencontre notre humanité et qui les a vaincues. Elle transmet une confiance, une foi en la vie authentique. Elle peut résonner avec ce que vit tout individu dans son histoire personnelle.

Nous avons à être là où nos contemporains sont, à sortir de notre confort, de ce que nous connaissons, de ce qui nous rassure.

En fait, nous ne sommes plus réellement sur les lieux où se situent les interrogations de nos contemporains.

« Où es-tu ? » Voici la première interrogation que Dieu pose à Adam dans le livre de la Genèse.

Nous devons modifier notre catéchèse classique pour aller à la rencontre de l'autre, là où il se situe, en changeant notre invitation pour garder notre attitude d'accueil inconditionnel de l'autre !

Et pour cela, nous ouvrir à « une éducation populaire ouverte à tous dans le respect de chacun-e » pourrait être une solution.

Il s'agit de rencontrer et d'accueillir les jeunes au prisme

des fruits de l'Évangile : nous avons un témoignage biblique sur la construction du « vivre ensemble » dans l'égalité, sur l'enseignement de la liberté de conscience, sur l'engagement, sur le souci de l'autre, sur l'écoute, l'espérance, la solidarité...

Que les jeunes puissent être accueillis tels qu'ils sont et pour ce qu'ils sont, dans un espace cadré offrant des temps de partage, de découvertes, de rencontres, d'écoute, de silence, dans l'apprentissage des valeurs qui fondent le vivre ensemble.

Chaque enfant est un adulte en devenir

Cette catéchèse d'éducation populaire n'offre peut-être plus un itinéraire classique de connaissances bibliques, mais elle devient un itinéraire basé sur les attitudes à adopter, les rencontres, les témoignages d'engagement et de foi, de questionnements. Et la Bible est prise comme ressource et non comme entrée.

Enseigner les fondamentaux qui structurent la vie et la foi : l'amour, le don, la liberté, le soin, l'entraide, l'engagement, la confiance, la vie authentique...

Faire un pas de côté pour être auprès des jeunes dans leur cheminement est une vocation de nos Églises. Allez vers, à la rencontre, écouter, éveiller, témoigner et cheminer pour que leur parole puisse se construire et être valorisée.

Transmettre la Bible comme ressource, susciter un intérêt pour l'Espérance de ce dieu biblique venu à notre rencontre, discerner une inspiration qui nous dépasse et qui nous appelle, voilà le but de la catéchèse !



© Pixabay

Cette parole du dieu biblique qui dé-coïncide avec les réponses de notre monde et où l'Espérance n'est entravée par aucune réponse simpliste.

Notre témoignage donne du sens à la vie et permet aux jeunes de partir enquêter sur eux-mêmes, d'adopter une attitude réfléchie et engagée avec une altérité qui les dépasse, mais qui ne fait pas peur.

De nouveaux liens et un nouveau regard peuvent être mis en lumière afin de prendre confiance en soi, confiance en l'autre et confiance dans le monde.

Enseigner l'humanité

« Ici, on enseigne l'humanité », écrivait le pasteur Wagner sur le fronton du Foyer de l'âme. Pour enseigner l'Évangile, il faut partir de l'humanité, enseigner l'humanité par les valeurs qui sont les siennes et qui s'éclairent ou s'illustrent dans le texte biblique.

L'Évangile est peut-être plus qu'un ensemble de valeurs, mais c'est en partant d'elles qu'on fait résonner la Bonne Nouvelle. ●

Nouvelle-Calédonie



François ROUX

Avocat français, inscrit au Barreau de Montpellier, connu pour défendre des personnalités engagées.

Nicolas Metzdorf (député « loyaliste ») sur les réseaux sociaux le 25 janvier 2025 :

« Concernant le Front de libération nationale kanak et socialiste (FLNKS), notre message à l'État est limpide : le prochain accord doit respecter le résultat référendaire, aucune négociation ne se fera avec la « Cellule de coordination des actions de terrain » (CCAT), nous ne serons plus dupes quant à la volonté d'hégémonie des indépendantistes sur nos institutions et la Nouvelle-Calédonie. Ainsi le projet que nous portons est clair : la fédération territoriale renforcée où chacun pourra diriger là où sa population est majoritaire avec le modèle de société qui lui convient (...)

En clair notre résistance est totale. Elle est politique, elle ne se voit peut-être pas suffisamment mais elle existe ».

Et sa publication se termine par la photo d'une banderole « Ici, c'est chez nous ».

Nouvelle-Calédonie, quel avenir ?

Comment en est-on arrivé là ?

Par une succession d'aveuglements, d'hubris, de la « puissance administrante » (au sens du Droit International), la France, et disons-le clairement de son Président. N'est-ce pas le Président Macron qui, contre l'avis de son Premier Ministre Édouard Philippe, décide en 2021 de maintenir le 3^e référendum prévu par l'Accord de Nouméa, tandis que la Nouvelle-Calédonie, épargnée jusqu'à plonge dans l'épidémie de Covid et tout particulièrement la population kanak ?

Les Kanaks boycotteront pacifiquement ce référendum pour se consacrer à leurs « coutumes de deuil ». Seuls 43,87 % des inscrits se rendront au vote et 96,50 % de ces votants voteront contre l'indépendance. Le soir le Président Macron déclarera : « Ce soir la France est plus belle avec la Nouvelle-Calédonie ». Et Mme Backes, la présidente « loyaliste » de la riche Province Sud déclarera « les rêves tristes d'indépendance (...) se sont brisés sur nos âmes de pionniers »... Quelques jours plus tard elle sera nom-

mée par le Président Macron, Secrétaire d'État à la citoyenneté...

Un affront de plus au peuple colonisé, qui depuis lors continue à contester ce 3^e référendum, notamment devant les instances des Nations Unies et particulièrement le Comité de Décolonisation dit « C24 ». Le ministre de l'Intérieur, Monsieur Darmanin, mais aussi Madame Backes, s'y rendront quant à eux, à plusieurs reprises en 2023 et 2024 pour tenter de « rassurer » les états qui le composent. Une fonctionnaire française sera même détachée au secrétariat de ce Comité.

Mais qui le sait ?

Qui en parle ? Rappelons :

- que la Nouvelle-Calédonie est inscrite depuis 1986 par les Nations Unies, sur la liste des pays à décoloniser ;
- que l'Assemblée Générale a dit dès le 14 décembre 1960 dans sa Résolution 1514 qu'il fallait mettre un terme à la colonisation ;
- qu'elle a ajouté dans une nouvelle Résolution 2621 de 1970 « le droit inhérent de tous les peuples colonisés

de lutter **par tous les moyens nécessaires** (surligné par nos soins) contre les puissances coloniales qui répriment leur aspiration à la liberté et à l'indépendance » ;

- que le préambule de l'Accord de Nouméa de 1998 mentionnait :

« Les Kanaks ont été repoussés aux marges géographiques, économiques et politiques de leur propre pays, ce qui ne pouvait, chez un peuple fier et non dépourvu de traditions guerrières, que provoquer des révoltes, lesquelles ont suscité des répressions violentes, aggravant encore les ressentiments et les incompréhensions. »

Malgré ces textes parfaitement clairs, le Président de la République franchira un pas de plus en décidant de « dégeler » le corps électoral « gelé » par l'Accord de Nouméa et constitutionnaliser ainsi par Jacques Chirac en 2007. Rendre une fois de plus le peuple kanak minoritaire dans son propre pays pour contrer toute velléité d'indépendance comme l'avait théorisé en son temps l'ancien Premier Ministre Messmer.

De grandes manifestations pacifiques seront organisées par les indépendantistes et leur « Cellule de coordination des actions de terrain » (CCAT), les plus grandes jamais menées dans « Nouméa la Blanche ». En parallèle les anti-indépendantistes organiseront des contre-manifestations et Mme Backes déclarera publiquement « si on ne nous écoute pas à Paris, c'est nous qui allons mettre le bordel ». Sous-entendu, si le corps électoral n'est pas dégelé.



Elle sera entendue, et malgré toutes les alertes des indépendantistes et de leurs soutiens, les deux Assemblées voteront le 13 Mai 2024 le dégel du corps électoral, rendant ainsi les indépendantistes minoritaires dans leur propre pays pour des années.

La nuit même la situation explosera dans les émeutes que l'on connaît.

Des incendies, des pillages, un déchaînement de violence contre les signes de la richesse de Nouméa la blanche, richesse à laquelle tant de jeunes Kanaks des quartiers déshérités n'ont pas accès.

14 morts disent les autorités et la presse, sans jamais dire que 12 sont des Kanaks, une fois encore, et deux, des gendarmes, dont un s'est mortellement blessé avec son arme.

Les dirigeants de la CCAT seront assignés à résidence dans une grande violence. Leurs domiciles seront fouillés, perquisitionnés, les téléphones et ordinateurs saisis.

Quelques temps après, avec la même violence, elles et ils seront arrêtés, placés en

garde à vue pour 96 heures par la section anti-terroriste venue spécialement de Paris, attachés au mur le bras en l'air la nuit, puis amenés devant le juge de la détention et des libertés qui leur signifiera, sans qu'aucun débat n'ait eu lieu sur ce point, qu'ils sont placés en détention en métropole à Dijon, Riom, Mulhouse, Villefranche-sur-Saône, Nevers, Bourges et Blois.

Stupéfaction des militants et de leurs avocats.

Interdiction de parler à leurs familles qui attendaient à l'extérieur. Ils seront embarqués sans ménagement dans un avion militaire prépositionné (depuis quand ?), maintenus sanglés à leur siège et menottés pendant les plus de 30 heures de vol, y compris pour aller aux toilettes, porte ouverte... et toujours interdiction de se parler. Un cauchemar témoigneront-ils.

Appelé au secours par le père d'une des prisonnières « tu m'as défendu il y a 40 ans (affaire d'Ouvéa), je te demande de défendre ma fille », je me suis immédiatement réinscrit au Barreau et j'ai pris la route pour la prison de Dijon, où j'ai

trouvé cette jeune « maman » à l'isolement total et en état de choc. J'ai appelé Christian Krieger (Président de la Fédération Protestante de France) en lui demandant d'envoyer immédiatement un aumônier à chaque prisonnier, puis j'ai pris l'avion pour Nouméa afin de plaider devant la Chambre d'appel de Nouméa le 3 juillet. Avec les consœurs et les confrères à la tâche pendant tous ces événements nous avons tenté d'inverser cette situation. Nous serons suivis pour les « mamans » que la Chambre remettra en liberté avec assignation à résidence, bracelet électronique, et obligation de « pointer » tous les

jours à la gendarmerie...

Plusieurs mois plus tard nous obtiendrons la levée du bracelet électronique et quelque assouplissement mais toujours interdiction pour ces mamans de rentrer au Pays retrouver leurs enfants.

Les « papas » sont quant à eux toujours en prison depuis cette date...

Les membres de la CCAT avaient été traités de « voyous et de mafieux » par les représentants de l'État sur place.

C'est incontestablement cette situation qui a convaincu le 28 janvier 2025, la Cour de Cassation, que nous avions saisi, de « dépayser » le dos-

sier pénal et le confier à des juges d'instruction de Paris. Il faut maintenant que s'ouvrent des discussions politiques et institutionnelles pour reprendre le chemin tracé par l'Accord de Nouméa, que tous les prisonniers soient libérés, et que force revienne au Droit international de la décolonisation.

La devise de l'Union Calédonienne, le plus vieux parti indépendantiste, créé par des protestants est toujours : **« deux couleurs, un seul peuple ».**

Qu'attend-t-on ? ●

Témoignage



Emmanuel Malbrel

Gendarme, membre du conseil presbytéral de l'Église Protestante Unie de Mende

Emmanuel Malbrel

Emmanuel Malbrel est gendarme, après de longues années dans de grandes unités du Rhône, du Gard et de la Haute-Garonne, il est nommé cinq années en Nouvelle-Calédonie. Actuellement en fonction en Lozère, il fait parti du conseil presbytéral de la paroisse de Mende.

”

Je m'appelle Emmanuel. J'ai plusieurs engagements dans la vie dont celui de servir notre Seigneur, mais aussi celui de servir en qualité de gendarme. C'est mon métier. Affecté en Nouvelle-Calédonie de 2017 à 2021, j'ai pu servir mon prochain sous le soleil du Pacifique Sud. Mon séjour sur le Caillou a été une expérience inoubliable. J'ai découvert ce

lagon classé à l'UNESCO, et j'ai pu plonger parmi une faune marine exceptionnelle. Amoureux de nature, j'ai exploré la Chaîne Centrale, idéale pour la randonnée, le Parc de la Rivière Bleue, où j'ai observé le cagou, oiseau endémique et emblématique de l'archipel. La côte oubliée, côté Est, sauvage et préservée, offre des paysages spectaculaires et des rencontres incroyables. L'île

des Pins m'a émerveillé avec ses plages de sable blanc et ses célèbres baies de Kuto et d'Oro. Les Îles Loyauté (Lifou, Maré, Ouvéa) m'ont permis de m'immerger dans la culture kanak, si riche et authentique. J'ai été touché par l'accueil chaleureux des Kanak, notamment lors de rencontres en tribu et d'événements comme la Fête de l'Igname. À Nouméa, j'ai apprécié l'ambiance

entre modernité et traditions, déambulant en famille entre marchés colorés, baies des Citrons et le Centre culturel Tjibaou, véritable hommage à l'histoire kanak. De ce séjour en famille, je retiens aussi les longues journées de travail, les missions soutenues dans lesquelles nous étions tous engagés face à une délinquance juvénile galopante et souvent non-maîtrisable. La foi m'a aidé et je viens ici vous en parler. Dès le début de mon séjour, j'ai eu la chance de participer à une sensibilisation sur les us et coutumes kanak dans le cadre professionnel. Cette formation m'a permis d'aborder mon travail différemment. Si je n'ai jamais oublié mon engagement de chrétien, connaître plus finement les modalités d'approches du milieu kanak m'a été fort utile. J'ai rapidement identifié que chez les Kanak, l'ancien a une place à part. En tant que gendarme, nous intervenons dans des situations délicates et nous devons nous soucier de la place des aînés. C'est une forme de respect et de signification. L'ancien, c'est celui qui transmet son savoir, celui qui donne aux jeunes sa connaissance, celui qui transmet un héritage en quelque sorte. Le Kanak est attaché à cela, à son origine, mais aussi à sa terre ! Chez les Kanak, les jeunes ont également une place particulière. Ce statut spécifique vient du fait qu'ils aient eu des liens avec les ancêtres. Lien créé depuis la vie intra-utérine durant laquelle on laisse part à de possibles contacts avec les morts. Être gendarme dans ces situations, qui plus est chrétien, demande une gymnastique particulière. Dans le secret de mon cœur, j'ai souvent remis mes actions



dans la prière. Je me souviens d'un homme qui avait battu sa femme. À mon arrivée à son domicile, j'ai demandé à voir le chef de famille. Je savais que c'était lui et que je venais le chercher pour l'emmener dans ma brigade. Mais en demandant le chef de famille, je reconnaissais son statut de chef. Une fois dans sa maison, j'ai demandé qu'il me présente les personnes présentes. Il m'a montré sa femme en me disant « voilà Marguerite ». « Je constate la décoration de ton foyer et j'apprécie la bougie sous la photo de Marie » lui dis-je ! « Êtes-vous allés faire bénir vos alliances ? » « Oui, nous sommes allés à l'église, nous sommes catholiques » m'assurait-il en réponse. « Alors Marguerite est avant tout le cadeau que Dieu t'a confié. Aujourd'hui, tes mains ont mal agi envers ton cadeau de Dieu. Tu vas me suivre pour régler le problème de la loi des hommes, ce ne sera pas long, mais quand tu reviendras chez toi peut-être devras-tu t'agenouiller pour demander pardon au Seigneur ». Depuis ce jour, l'homme recherchait ma présence dans le véhicule lorsque les collègues passaient devant sa maison. J'avais témoigné auprès de cet homme,

mais je témoignais également auprès de mes collègues qui voulaient savoir pourquoi cet individu courait derrière le véhicule sérigraphié ! Dans ces interventions, j'ai compris que la foi avait une importance capitale et souvent, la vie nous en éloigne. Nous nous laissons distraire, c'est la nature humaine. Bien sûr, les rencontres en famille furent également marquées par cette dimension spirituelle. Nous avons été particulièrement bien accueillis dans nombreuses tribus. Certainement grâce à nos enfants qui se montraient curieux d'apprendre des choses différentes. Et puis les enfants ont un statut particulier, ils ont une forme de grâce sur la vie qu'accorde généreusement le monde Kanak. Nos enfants savaient cela et ils ont pu voir le Caillou sous un angle particulier.

Ce voyage m'a profondément marqué. Entre lagons turquoise, montagnes majestueuses et rencontres inoubliables, la Nouvelle-Calédonie restera pour moi un véritable paradis.

Ma femme dit que le Seigneur y est certainement pour quelque chose.... ●



Frédéric Rognon

Ministre de l'Église
Protestante Unie de France
et professeur de théologie
à Faculté de théologie
protestante, Université
de Strasbourg *

Nouvelle-Calédonie : un éclairage théologique

Une lecture théologique de l'histoire et de l'actualité de l'archipel néo-calédonien ne peut qu'offrir un éclairage précieux pour comprendre les enjeux des crises qu'il ne cesse de traverser depuis bientôt deux siècles. L'intérêt de la théologie tient ici à la prégnance de l'entreprise missionnaire jusque dans les événements politiques les plus récents.

Peuple de tradition orale, les Kanak ont la mémoire vive du passé tragique de la première période de la colonisation, que l'on se transmet de génération en génération. Entre 1853, date de la prise de possession de la Grande Terre par la France, jusqu'à 1903, année de l'arrivée du missionnaire protestant Maurice Leenhardt, 80 à 90% de la population autochtone de cette île a disparu : maladies importées par les Européens, répression sanglante des révoltes suite aux spoliations foncières, et, massivement, de désespoir, un refus de faire des enfants. De 50 à 100 000 habitants au milieu du XIX^e siècle, ce chiffre tombe à 10 000 au début du XX^e. Or, de façon saisissante lorsque l'on observe les courbes des recensements, cet effondrement démographique se trouve enrayé dans les régions qui s'ouvrent à l'évangélisation. Peu à peu, autour de la Mission protestante, les Kanak recommencent à engendrer. Manifestement, le passage au christianisme produit un rééquilibrage symbolique qui se manifeste par une nouvelle espérance.

La stratégie missionnaire de Maurice Leenhardt y est aussi pour quelque chose : il se met à l'école de ses hôtes pour apprendre leur langue et découvrir leur culture, il forme rapidement des élites religieuses susceptibles de s'opposer aux empiètements de la colonisation, il intervient lui-même directement auprès des autorités pour dénoncer les abus des spoliations, et il élabore progressivement les structures d'une Église capable d'autodétermination. Lorsqu'il revient en Métropole en 1926, au terme de près d'un quart de siècle d'apostolat, on lui demande combien il a obtenu de conversions ; et le missionnaire à la barbe fleurie de réfléchir un moment, puis de répondre humblement : « Peut-être une seule : la mienne... »

Les Kanak savent pertinemment que c'est un véritable sauvetage à l'échelle d'un peuple qu'a opéré la Mission : une sorte de résurrection, suivant la vieille invitation biblique : « Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité » (Dt 30, 19). Respectés dans leur singularité et appelés à

recouvrer leur dignité, ils ont échafaudé un christianisme spécifique, enraciné dans leur culture, et nourri d'une théologie de la libération. Les Missions, catholique comme protestante, ont accompagné l'évolution du peuple autochtone vers l'acquisition de droits sociaux et politiques, et de façon parfaitement logique, les premières élites nationalistes étaient directement issues des écoles missionnaires. Jean-Marie Tjibaou était prêtre, Éloi Machoro était catéchiste, Djubelli Wéa était pasteur... Et aujourd'hui, du fait de la promotion du peuple sur une base missionnaire, les Kanak ont retrouvé peu ou prou le niveau démographique de 1853 : un peu plus de 100 000.

Mais entre-temps, la colonisation a changé de visage, toujours plus retorse, et d'une colonisation pénale et foncière, elle s'est muée en colonisation de peuplement. Depuis les années soixante-dix, au gré d'une politique volontairement offensive de la part de la Métropole, les Kanak sont minoritaires sur leur propre sol. La Nouvelle-Calédonie est

même le seul territoire français dans lequel le Rassemblement national est franchement favorable à l'immigration... Les causes des révoltes des années 1980, et des émeutes de l'an dernier se trouvent là : dans l'enjeu démographique et dans l'instrumentalisation de la démocratie en situation coloniale. D'où la question inflammable de la restriction ou du dégel du corps électoral.

L'élaboration théologique déployée par l'Église protestante de Kanaky - Nouvelle-Calédonie (EPKNC) prend bien évidemment à bras le corps cette problématique de la décolonisation. Après avoir pris position en faveur de l'indépendance en 1979, cette Église issue de la Mission protestante de Paris a réfléchi aux modalités d'une souveraineté sans exclusive, ouverte à tous ceux qui voudront bien vivre dans le nouvel État indépendant, en lien étroit avec la France. Les cadres de l'EPKNC aiment à rappeler que leur Église est indépendante à l'égard de la Société missionnaire depuis 1960, et que cette expérience de la prise en charge de leurs propres affaires peut naturellement bénéficier à l'accession du pays à l'indépendance.

La péricope biblique mise en avant pour la reprise théologique de ces débats politiques se situe dans le deuxième chapitre de l'épître aux Éphésiens :

« Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers, ni des gens du dehors ; mais vous êtes concitoyens des saints, gens de la maison de Dieu. Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des pro-

phètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire. En lui tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur. En lui vous êtes aussi édifiés pour être une habitation de Dieu en Esprit » (Ep 2, 19-22).

Ainsi est comprise la promesse de la sortie de la « nuit coloniale » : la fin de l'injustice et des discriminations. « Vous n'êtes plus des étrangers, ni des gens du dehors » : les Kanak sont les frères et les sœurs de tous les enfants de Dieu, membres d'une même famille, unis par un même amour en Jésus-Christ. Et le Seigneur est la « pierre angulaire », le « poteau central » de la case de la fraternité. Les Kanak demandent à être reconnus comme premiers occupants de l'archipel, afin de pouvoir exercer leur droit d'accueil et d'hospitalité envers les non-Kanak.

En 2018, la commission théologique de l'EPKNC distribue dans toutes ses paroisses un livret intitulé : « Concitoyens d'un pays nouveau ». Elle invite tous ses membres à méditer ce texte d'Éphésiens 2, et en offre le commentaire suivant : « La mort du Christ devient le symbole de la réconciliation entre les hommes si différents soient-ils. Cela veut dire, pour nous, habitants de Kanaky-Nouvelle-Calédonie, originaires de la Grande Terre et des Îles Loyauté, que Christ nous appelle quelle que soit notre appartenance ethnique à former un seul corps, unis en Christ et pour le Christ. Cette unité a été rendue possible grâce à Jésus qui a donné sa vie pour nous sur la croix. Nous

formons désormais un seul corps, nous sommes citoyens du même royaume céleste. En devenant chrétiens, enfants de Dieu, nous sommes entrés dans la famille de Dieu. Nous sommes tous frères et sœurs en Christ. Tout citoyen de ce pays est invité à se mettre debout, se considérant l'un et l'autre pour construire ensemble cette maison ».

Les protestants de Nouvelle-Calédonie se nourrissent de l'espérance qu'un jour tous les enfants de l'archipel, quelle que soit la couleur de leur peau, seront assis à la même table de la fraternité. Concitoyens d'un pays nouveau, qu'ils sont d'ores et déjà appelés à construire ensemble, ils se reconnaîtront mutuellement comme frères. Nous entendons là comme les échos d'un rêve porté par un pasteur baptiste afro-américain il y a soixante ans : « I have a dream... ».

Mais aux États-Unis comme dans la Nouvelle-Calédonie encore française, l'histoire semble parfois bégayer, ou même régresser, et le chemin paraît encore bien long et semé d'embûches, qui mène à l'émancipation. La théologie s'impose dès lors, à l'instar des décennies passées, comme une puissante ressource dans ce combat. ●

* Auteur de : *Maurice Leenhardt. Pour un « destin commun » en Nouvelle-Calédonie* (Olivétan, 2018).

La parole dévoyée

Dans son livre intitulé *La parole humiliée*, Jacques Ellul prenait le parti de défendre la parole humaine et sa spécificité contre des dérives d'une communication qui semble fonder le récit commun de nos sociétés modernes. Il décelait dans le langage humain, entre les paroles et ce qu'elles signifient, un « jeu » salubre, un écart dans lequel notre pensée prendrait forme et instituerait l'humanité de nos relations. Le recours grandissant aux techniques modernes de communication serait ainsi la cause du mépris grandissant pour la valeur d'une parole. Avec la technique, le signifiant colle au signifié et le jeu entre les deux n'existe plus. Cette façon de faire du média, de l'immédiateté est en effet un biais de la communication rapide que les techniques modernes permettent, mais peut-on imputer aux nouveaux modes de communication la responsabilité de ce qui peut être ressenti comme un mépris de la parole ?

Il est certain que les outils de communication influencent les messages échangés, on ne dit pas la même chose dans une lettre manuscrite, dans un SMS ou dans un mail, parce que le média ne répond pas à la même utilité selon les priorités qu'on se donne : expliquer, informer, signaler, analyser ou choquer ne requiert pas les mêmes outils de transmission.

Mais cela, les Grecs de l'Antiquité le savaient déjà sans connaître nos réseaux sociaux ou recourir à l'IA. Les charges de Platon contre les communicants de son époque, tels qu'un sophiste comme Gorgias, sont le symptôme d'un malaise aussi

ancien que la parole humaine. Ce n'est pas parce qu'on est convaincant qu'on dit la vérité et ce n'est pas parce qu'on affirme une chose qu'on peut en rendre raison. Le risque de la parole fallacieuse chemine toujours avec les essais de dire la vérité.

Quel que soit le média, la démagogie, la propagande, et même ce dévoiement de la parole que nous appelons aujourd'hui la post-vérité, existent dès lors qu'il y a acte de langage.

Le langage fonctionne de telle façon qu'il crée des objets dont l'existence devient parfois plus réelle que la réalité elle-même. En nommant, en parlant, nous faisons exister même les choses les plus improbables et mêlons ainsi des constats et des situations imaginaires, sans toujours mesurer la puissance d'une telle activité langagière.

Quand le président des États-Unis met en mots les volontés d'annexion d'un autre pays, ou outrage toute conscience morale en proposant de créer une plage là où des civils sont depuis des mois confrontés aux bombardements, à la famine et à la terreur, ce ne sont pas les réseaux sociaux qui changent la parole en outrage, mais l'outrage qui devient une condition de possibilité d'existence et les réseaux numériques contribuent à démultiplier de façon ultra-rapide et exponentielle une parole de provocation.

Et cette diffusion massive finit par transformer une énormité en vérité possible.

La diffusion massive nous habitue à des énoncés qui, échangés en privé avec un droit de réponse, nous inspireraient le rejet le plus simple.



Béatrice Cléro-Mazire

Pasteure de l'Église
Protestante Unie
à l'Oratoire du Louvre

De tout temps, les dirigeants ont abusé de leur pouvoir en se servant des masses humaines pour montrer que leur volonté rassemblait tous les suffrages. N'est-ce pas aussi le principe d'une pétition ou d'une manifestation : faire nombre pour peser sur l'opinion ? Tout dépend de l'utilisation que l'on fait de cette puissance ainsi créée : sert-elle à relancer le débat en vue de partager davantage le pouvoir dans un échange démocratique ou sert-elle à installer le pouvoir de la force, totale et autoritaire ?

Le véritable problème de toute communication reste la pensée qu'elle véhicule et ce que les outils qu'elle utilise recouvre de violence à l'égard de ceux qu'elle vise. Il serait bon de ne pas se tromper d'adversaire en imputant aux outils techniques la responsabilité de ceux qui dévoient les institutions créées pour partager et réguler le pouvoir d'une parole libre. Nos législations n'ont sans doute pas encore créé tous les outils nécessaires pour réguler des moyens modernes d'utiliser la puissance de la parole ; en attendant qu'elles y parviennent, c'est à chaque citoyen d'apprendre à démasquer les usages illégitimes de la parole et la mauvaise foi avec laquelle les sophistes modernes l'instrumentalisent au nom, souvent, des plus hautes valeurs morales comme la vérité, la justice ou la liberté. ●

Collection "Braises"

chez Van Dieren éditeur

.....

« Ces Braises ardentes alimentent un âtre qui accueille des textes concis, clairs et accessibles. Sur des questions de conscience, de société, de foi, ces livres entendent, en toute liberté d'opinions et de tons, attiser la réflexion, rallumer le débat, raviver l'engagement. »



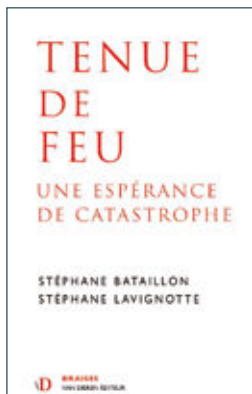
• Laurent Gagnebin

LA LIBERTÉ DE LA FOI

Associer aujourd'hui foi et liberté dans le titre d'un livre semblera inconcevable pour certains à une époque où l'on confond la foi – qui n'est pas qu'affaire de religion – et l'assujettissement à des croyances figées qui nient la liberté de l'individu.

Laurent Gagnebin s'est très jeune intéressé à l'athéisme. Si Sartre a écrit dans *Les Mots* que l'athéisme est une entreprise exigeante et « de longue haleine », Gagnebin en dit autant de la foi. Bien qu'on puisse l'éprouver comme une grâce, la foi n'est pas ce petit doudou réconfortant que l'on « aurait », comme on possède, ou perd, un objet quelconque ! La foi, si elle nous rend libres – car c'est bien de cela que parle Gagnebin –, exige de nous une action volontaire constante. Cette foi, qui connaît le doute et doit à tout moment être soumise au libre examen, n'existe que dans la relation. Elle nous rend responsables, avec toutes les personnes de bonne volonté, pour construire un monde plus juste.

Dans ce petit livre, Gagnebin nous rappelle que rien dans la Bible ne nous porte à ne regarder qu'en arrière ; forts du passé, elle nous engage à faire advenir Dieu en ce monde pour que femmes et hommes deviennent véritablement des êtres humains.



• Stéphane Bataillon
Stéphane Lavignotte
> Parution prévue
en juin 2025

TENUE DE FEU - Une espérance de catastrophe

Lorsque les conséquences de l'irréversible bouleversement climatique touchent chaque jour de nouvelles populations et que les régimes d'extrême droite franchissent en Europe les portes du pouvoir, que devient l'espérance ? Le pari des deux auteurs est que l'espérance est plus présente et nécessaire que jamais pour faire plus que résister à ces périls. Mais une espérance profondément transformée : une espérance de catastrophe qui peut, dans ces temps, nous protéger et nous donner les moyens d'agir, comme la tenue de feu des pompiers dans l'incendie.

Après avoir présenté l'évolution de cette espérance au fil de l'histoire – des espérances qui visent une finalité (le retour du Christ ou l'advenue révolutionnaire du Royaume sur Terre) à la simple espérance que les catastrophes ne se réalisent pas –, ils en appellent à une espérance de catastrophe.

Inspirée de Bonhoeffer, cette espérance est un « tenir bon », une suivance du Christ qui marche devant nous dans la tempête. S'inspirant d'Ellul, elle est une manière de « manifester un facteur radicalement différent » comme la promotion de l'amour quand la haine semble avoir tout emporté.

Stéphane Lavignotte, pasteur, et Stéphane Bataillon, poète et journaliste, ouvrent avec *Tenue de feu* une voie pour ne pas céder au désespoir, au sentiment d'impuissance. Une voie qui nous rappelle combien il importe de « chérir nos petits lieux et moments de Royaume », ces lieux de vie, d'amour et de résistance, au cœur des sourires de nos prochains. Tout n'est pas perdu ? Si ! Et donc tout est à sauver, relever, reconstruire, réinventer par la chaleur de ce feu qui ne brûlerait pas, par la foi, l'amour et l'espérance.

• Le troisième volume de la collection sera une relecture de trois paraboles par André Gounelle, sous le titre *Comprends-tu ce que tu lis ?* > Parution prévue : octobre 2025

**Éric Georges**

Pasteur de l'Église
Protestante Unie à Versailles
et membre du Collectif 34

On a déjà un Messie, pas besoin d'un sauveur d'extrême droite !

Loin de la neutralité, l'Église doit prendre position contre l'extrême droite. Entre Évangile, espérance et paraboles, elle a les armes pour lutter. Ressuscitons un imaginaire joyeux et engageons-nous pour un monde où les plus fragiles ne sont pas oubliés.

« Bring your church into the World of politics in very ungracious way. »

J'aimerais faire un t-shirt de ce détournement de la réaction de Donald Trump à l'exhortation de l'évêque Mariann Budde : « Amenons notre Église dans le monde de la politique. Et n'ayons pas peur de le faire de manière très disgracieuse. »

À l'heure où l'extrême droite prend le pouvoir de manière directe ou indirecte (en contaminant les esprits et les propos) dans des démocraties un peu partout sur le globe, à l'heure où le monde se rabougrit en un archipel d'états belliqueux pour qui l'autre n'est plus qu'un ennemi qu'il faut dominer ou dont il faut se défendre, il est urgent que notre Église abandonne ses pudeurs de gazelle et dise haut et fort son opposition à l'extrême droite. Nous sommes armés pour le faire. Notre première arme est un Évangile qui invite toujours à se ranger au côté des plus petits, des plus fragiles, des plus démunis. Avec Mariann Budde, ils et elles sont déjà nombreuses à le proclamer. Nous avons également pour nous la joie de l'espérance.

Quelle que soit notre compréhension de la Résurrection, du Royaume de Dieu qui s'est approché, toutes et tous nous proclamons que rien n'est jamais perdu parce que tout ne dépend pas de nous mais que nous pouvons y prendre part. (Dans son livre *Résister*, Salomé Saqué dit l'importance de la joie dans la lutte contre l'extrême droite.)

**Amenons notre Église
dans le monde
de la politique.
Et n'ayons pas peur
de le faire de manière
très disgracieuse.**

Enfin, et c'est sur ce point que je voudrais m'arrêter, nous avons un maître qui « enseignait en paraboles ». Une parabole c'est un récit pour faire réfléchir. C'est une histoire que l'auditeur reconnaît comme telle et qu'il est appelé à interpréter par lui-même. En cela, la parabole est l'opposé du dogme. L'extrême droite propose un récit du monde qu'elle présente comme la réalité, ce qui interdit toute réflexion, toute contradiction.

Et la montée de l'extrême droite est la faillite d'un autre récit qui se présente lui aussi comme la réalité. Un extrême centre qui ne cesse de se réclamer du pragmatisme ou du réalisme, rejetant les idéologies comme s'il n'en était pas une lui-même.

L'Église devrait réhabiliter l'idéologie. Et ce, sans en défendre une en particulier, nous avons déjà notre propre histoire à raconter : celle du règne de Dieu qui s'approche.

Une des manières de proclamer ce règne qui s'approche c'est de retrouver le goût et le sens de la parabole. Encourageons, enseignons à nos membres, à celles et ceux qui nous approchent à reconnaître et à interpréter par eux-mêmes les histoires du monde qui leurs sont racontées.

Encourageons-les à prendre position par rapport à ces histoires. À choisir les histoires par lesquelles ils veulent façonner le monde. Ressuscitons un imaginaire joyeux. ●


Bernard Raymond

Pasteur à Paris (Oratoire du Louvre), puis dans le canton de Vaud.
Professeur honoraire (émérite) depuis 1998

Un seul Dieu, plusieurs ou pas du tout ?

.....

Aux débuts de l'humanité, y avait-il une seule sorte de religion ou plusieurs, et y adorait-on un seul dieu ou plusieurs ?

Culturellement programmés par leur lecture de la Genèse, les Européens qui se sont posés la question à l'aube des temps modernes sont presque toujours partis de l'idée qu'il n'y avait au départ qu'un seul couple, donc une seule langue, une seule religion, etc. Les milieux créationnistes qui souscrivent à la doctrine de l'inerrance biblique continuent évidemment à le prétendre imperturbablement, comme si le texte de la Bible avait été dicté par Dieu au mot à mot, et sans tenir compte de son aspect à la fois très humain et très daté.

Un monothéisme initial ?

En 1912, le Père Wilhelm Schmidt fit grand bruit dans les milieux spécialisés avec sa thèse du monothéisme primitif. Selon lui, les peuplades les plus ancestrales auraient professé la croyance en un Être suprême et se seraient distinguées par une haute morale et des mariages monogames. C'est ensuite seule-

ment que, dans un processus de dépravation, des peuples considérés comme primitifs en seraient venus à adorer plusieurs dieux (polythéisme) et à adopter des mœurs critiquables du point de vue de la morale catholique. Le catholicisme romain, dans cette perspective, avec son monothéisme de base, serait un retour au monothéisme primitif voulu de Dieu et fondé par lui.

En bon soldat du Vatican de l'époque, le P. Schmidt a soutenu cette thèse imperturbablement jusqu'à sa mort en 1954, mais elle n'a bien sûr pas fait d'émules. S'il faut parler de divinités, mais tous ne le font pas, les spécialistes dans ce domaine aux multiples facettes parleraient plutôt d'un polythéisme initial, ou mieux encore de variantes diverses du polythéisme. Les uns adorent ou vénèrent plusieurs dieux et sont effectivement polythéistes, passant de l'un à l'autre au gré des besoins ou des circonstances. D'autres admettent l'existence de divers dieux, mais n'en adorent effectivement qu'un seul et sont donc hénothéistes. Il y a enfin ceux, monothéistes, pour qui Dieu seul est véritablement dieu, et les autres divinités de faux dieux.

Des monothéismes en compétition

Pour postuler l'existence d'un seul Dieu, il faut qu'il soit **transcendant, unique, omnipotent,**

omniscient et omniprésent.

C'est ce que postulent les religions dites abrahamiques, c'est-à-dire le judaïsme, le christianisme et l'islam, mais aussi le zoroastrisme, le culte d'Aton, le sikhisme, ou plus récemment le bahaïsme et le déisme (qui est une idée philosophique plus qu'une religion). Toutes sont apparues à des moments plus ou moins repérables dans l'histoire. C'est évidemment le cas de celle qui nous intéresse plus particulièrement : le christianisme. Comment, alors, le situer par rapport aux autres religions, voire aux autres monothéismes ?

On peut partir de l'idée que ces autres religions sont fausses et que leur dieu l'est aussi, mais c'est refuser d'emblée tout dialogue ou toute confrontation. Sur la lancée du complexe de supériorité dont se sont nourris les Européens à l'ère des colonialismes en se croyant destinés à diffuser leurs lumières sur l'ensemble de la planète, des théologiens en sont venus à postuler que les autres religions ne sont pas fausses à proprement parler, mais qu'elles ne sont pas aussi abouties que l'est le christianisme. Auguste Sabatier (1839-1901) nous a laissé à cet égard, dans son *Esquisse d'une philosophie de la religion* (1897) une page dont le lyrisme enchantait ses coreligionnaires protestants : « De quelques bords qu'on pénètre dans l'histoire des

religions, et en quelque sens qu'on la parcourt, on voit toutes les routes, montant lentement des vallées obscures, se rapprocher les unes des autres et tendre au christianisme, comme à un autre Mont-Blanc, dernière et lumineuse cime, d'où l'ordre et la lumière se répandent sur tout le reste. Ou bien l'évolution religieuse n'a ni sens ni but, ou bien il faut reconnaître qu'elle vient aboutir à l'Évangile du Christ comme à son terme suprême. »

Sabatier reste un des grands représentants de la théologie protestante, en particulier par sa critique des religions d'autorité. Mais sur ce chapitre-là, il faut bien l'admettre, sa manière de situer le christianisme par rapport aux autres religions, fussent-elles les plus monothéistes, laisse par trop l'impression de n'avoir été en 1897 qu'un astucieux prélude protestant à la théorie développée en 1912 par le P. Schmidt, mais adaptée en l'occurrence aux exigences d'une perspective évolutionniste. Les autres religions monothéistes pourraient somme toutes soutenir des argumentations toutes semblables, mais en leur faveur. C'est par exemple ce que fait l'islam quand il postule que les deux autres « religions du livre », le judaïsme et le christianisme, sont en réalité des déformations de la religion voulue de Dieu de toute éternité. Et c'est encore ce que fait le bahaïsme en se situant comme une étape de plus – et de mieux ! – après celles du judaïsme, du christianisme et de l'islam (raison pour laquelle l'islam le réprime impitoyablement à la différence du judaïsme et du

christianisme qui, historiquement, l'ont précédé et dont il tolère la présence sur ses terres).

Une religion « absolue » ? - c'est à voir !

Les monothéismes seraient-ils alors et malgré tout le nec plus ultra en matière de religion ? Tous nos contemporains n'en sont pas persuadés, en particulier dans le monde occidental. C'est évidemment le cas des athées, une autre version de théisme, encore qu'on doive toujours se demander à leur propos s'ils sont bien « sans dieu ». Auguste Sabatier, encore lui, pensait pouvoir répondre à cette question en ces termes : « Un homme qui se dit athée ne l'est jamais qu'à l'égard du dieu des autres. Il nie le dieu de son curé ou de son pasteur, celui de son enfance ou de ses voisins ; mais regardez-y de plus près, il en a un autre, le sien, caché au fond de son âme, qu'il adore sous un nom particulier et auquel il s'offre chaque jour en sacrifice. » Les raisons sur lesquelles bien des athées fondent leur athéisme, par exemple leur évocation de l'objectivité scientifique, peuvent souvent faire penser à cette remarque de Sabatier.

D'allure plus folklorique, on voit surgir de temps à autre chez des représentants autoproclamés de l'élite intellectuelle l'idée qu'un polythéisme résolument assumé peut s'avérer plus judicieux qu'un strict monothéisme : il conviendrait mieux à la diversité des états d'âme et des situations vécues. Mais comment ne pas penser, alors, à une sorte de supermarché du champ religieux où chacun



L'Œil de la Providence, témoin silencieux de l'ordre divin inscrit dans l'univers

viendrait se servir à sa convenance, quitte après usage à abandonner ce premier choix pour un autre – pour une autre « divinité » mise au service des caprices humains ?

Les monothéismes, à cet égard, peuvent légitimement se prévaloir d'une certaine supériorité, au moins sous l'angle qualitatif. Mais l'un d'entre eux devrait-il être considéré comme « la religion absolue » ainsi que l'ont revendiqué pour lui plusieurs théologiens protestants du XIX^e siècle finissant ? Quelle prétention ! Aujourd'hui, nous la suspecterions volontiers de relents de colonialisme.

Aussi Ernst Troeltsch (1865-1923) a-t-il eu raison, en 1902, de rejeter cette « absoluité », comme si le christianisme était la religion en comparaison de laquelle toutes les autres seraient relatives et par conséquent secondaires. Nous devons bien l'admettre : considéré sous l'angle de la religion, notre christianisme n'est qu'une religion parmi d'autres, quitte à confesser avec Sabatier : « Je puis bien n'être pas religieux ; mais si je veux l'être, je ne puis l'être sérieusement que sous la forme chrétienne. » ●



Françoise Thomart Nimal

Pasteure de l'Église Protestante
Unie de Belgique
dans la région de Vervier

Un baptême pour de mauvaises motivations, ça existe ?



On connaît la blague qui appelle « chrétiens à roulettes » ceux qui vont à l'église trois fois dans leur vie (en landau pour leur baptême ; en voiture pour leur mariage, et en corbillard pour leur enterrement). Les actes pastoraux semblent parfois le dernier lieu possible d'un contact avec une communauté de foi. Faut-il s'en lamenter ? La fonction d'une religion comme institution sociale n'est-elle pas notamment d'accompagner des temps de transitions en y injectant des éléments qui lui sont propres : inscription dans un tissu social, ritualité, rapport à la transcendance, recherche de sens ? Ces dimensions ont de l'importance même pour celles et ceux qui ne font pas de la spiritualité un enjeu essentiel. Si pour beaucoup de personnes distancées de la religion les actes pastoraux sont le dernier point de contact, pour d'autres, plus distancées encore, ils seront peut-être le premier point de contact.

Comme pasteure, il m'est arrivé plusieurs fois de ne baptiser que l'ainé.e d'une fratrie, et pas les suivants. Comme si pour le premier, on faisait tout

« dans les règles », et pour les autres, on n'a plus le temps.

À moins qu'on n'en ait plus besoin parce qu'au fond, le rituel n'est pas d'abord vécu par les jeunes parents comme un moment qui inscrit leur enfant dans une nouvelle identité (d'enfant de Dieu), mais bien comme une façon de célébrer leur entrée à eux dans une nouvelle identité, celle du devenir parents.

Parmi les motivations plus ou moins explicites d'une demande de baptême, il y a parfois une sorte de recherche de légitimité. Les couples de même sexe qui demandent le baptême pour leur enfant connaissent ce biais de l'institution : on va les soupçonner d'instrumentaliser le baptême, comme si dès que des homosexuels s'adressent à l'Église, c'était pour obtenir, par la bande, une approbation, une sorte de permission d'être homosexuels.

On oublie de se poser la question pour les parents hétérosexuels, puisqu'on ne les soupçonne pas, eux, d'entrisme. Et pourtant, les motivations de se sentir légitime peuvent aussi être très présentes chez eux.

Mais parce que Dieu aime sans condition, le besoin d'être légitime n'est pas un obstacle à son amour. Au contraire, peut-être.

Et pour étayer le propos, rien de tel que de retourner au récit de la rencontre entre Philippe et l'eunuque (Actes 8, 26-40). Celui qui vient de loin, celui qui vient de dehors, des marges, et qui demande : « Qu'est-ce qui m'empêche d'être baptisé ? » n'est-il pas, au fond, fort semblable à tant de nos contemporains ? L'histoire de l'eunuque sur le chemin offre une perspective porteuse de sens et d'engagement, non seulement pour ceux qui peuvent s'identifier à lui, mais surtout pour ceux qui doivent les accueillir.

Car au fond, pas un instant, Philippe n'a la mauvaise idée de répondre « ah mais en fait, tu veux être baptisé parce que c'est à l'agenda du lobby des eunuques ! ». Non, il entend la demande et la foi vibrante qui la sous-tend.

C'est peut-être la simplicité à laquelle il nous faut revenir : partir du principe que s'il y a une demande d'acte pastoral, c'est parce qu'il y a un désir de relation avec Dieu, profond, même si parfois mal exprimé et encombré par des expériences difficiles.

Profond.

Et que rien n'empêche. ●



Christophe Cousinié

Pasteur de l'Église Protestante
Unie dans les Vallées
Cévenoles et secrétaire
général de l'Union Protestante
Libérale & Progressiste

Laïciser la religion

Ferdinand Buisson écrit en 1903 : « *Le salut ! Ce seul mot qui résume le catéchisme, n'éveille-t-il pas tout un monde disparu ? Ne faut-il pas se faire violence pour se mettre dans l'état d'esprit de tant de générations, persuadées que le drame de l'univers roulait sur cette alternative : sauvés ou damnés pour l'éternité ! [...] et ceux-là mêmes qui s'efforcent d'y rester fidèles ne peuvent s'imaginer qu'ils y croient toujours, qu'à condition de n'y penser jamais* »

C'est d'une étrange modernité ! Dans ce monde sécularisé, nous pouvons nous poser la question avec Buisson : Que reste-t-il donc ?

La foi en un Dieu personnel semble impossible puisque rejeté par une majorité de nos contemporains et même les discours plus progressistes n'échappent pas au risque de l'anthropomorphisme.

Alors reste-t-il encore une possibilité de foi en Dieu ?

Buisson, dans son échange avec le pasteur Charles Wagner, reprendra la pensée de l'abbé Marcel Hébert et écrit : « *Pour exprimer le sentiment Divin, il vaut mieux... éviter tout ce qui expose à l'idolâtrie en rappelant la personnalité humaine, et se borner à des applications fondées sur le mode pratique de la manifestation du divin dans la conscience ; au lieu de Dieu, dire l'idéal du bien, du vrai, de la justice* ».

Une théologie de la laïcité

Comment donner une vision du divin qui pourrait le rendre parlant et crédible ? Pour cela, explorons ce que nous pourrions appeler une *théologie de la laïcité*.

La laïcité et la sécularisation ne sont pas la même chose. La sécularisation concerne la société, c'est une mise « en dehors » de la notion de Dieu. La laïcité concerne les institutions. Du moins si on considère la laïcité comme un principe législatif et constitutionnel.

Mais la laïcité peut aussi être comprise comme un principe qui s'applique à la foi. Une méthode qui permet à la foi non plus de se vivre en dehors et qui cherche à s'imposer, mais comme une intériorité qui me fait être, qui nourrit, au cœur même d'un monde. Dans les débats autour de la séparation des Églises et de l'État, certains, opposés au projet de loi, confondaient laïcité et sécularisation. Ils pensaient que la loi était contre la religion. Mais constamment, les penseurs de la laïcité ont rappelé que la loi n'était pas contre la religion, mais qu'elle permettait à l'État et aux Églises de retrouver leur pleine liberté. La laïcité, c'est un principe de liberté et d'égalité.

En nous inspirant de Ferdinand Buisson, sa pensée peut nous être utile. En effet, on peut faire un parallèle entre ses réflexions sur la laïcité et la place du religieux et la

sécularisation et la possibilité d'un religieux (retrouver une conception de Dieu au cœur d'une société sans Dieu). Et sa pensée, hélas un peu oubliée, est très pertinente pour nous aujourd'hui.

Pour Buisson, tout comme il était nécessaire que l'École soit laïque, il faut aussi « laïciser la religion ». Il ne s'agit pas de séculariser la religion (ce serait un non-sens) mais il faut, en fait, la dégager de tout dogmatisme qui vient, justement, imposer un Dieu que la raison du siècle ne peut plus accepter.

Donc, pour resituer, replacer Dieu dans le monde qui est le nôtre ; pour retrouver un Dieu non pas pour des crédules, mais un Dieu crédible, découvrons l'idée de Dieu à travers la notion de neutralité.

La neutralité

Buisson s'élève contre ce qu'il appelle la fausse neutralité. Celle qui encore aujourd'hui est réclamée à l'École. Celle qui consiste à faire de l'instituteur « *un distributeur automatique de leçons de calcul et d'orthographe* », n'exprimant aucune conviction. Cette neutralité-là, c'est un effacement, c'est l'impuissance et c'est l'insignifiance.

Si on l'applique à une réflexion sur Dieu, et par extension à l'Église, en tant qu'elle est le lieu où l'idée de Dieu se dit, cette fausse neutralité serait le non-questionnement. L'acceptation de ce qui est et qui a toujours été. Ce serait cette sorte de « faire avec ». Pas vraiment satisfait ou d'accord, mais on fait avec et du coup, c'est ne pas oser autre chose. Pire que cela, c'est la posture de celui ou celle qui se dit : « Qui suis-je pour dire ce que je crois vraiment ? »

C'est la neutralité qui vient neutraliser, qui vient rendre comme mort, immobile. Pour Buisson, il n'y pas de neutralité au sens absolu et total de ce mot. Et si, pour Buisson, l'École ne doit pas être une école de combat (contre le religieux), nous pouvons dire la même chose de l'idée de Dieu et de l'Église. Ne faisons pas de l'Église un espace de lutte. Lutte contre la pensée contemporaine ou contre la sécularisation. Une lutte sous forme de résistance, mais aussi d'attaque. On se perdrait à vouloir lutter contre un phénomène inéluctable et nos armes ne seraient même pas les bonnes.

La véritable neutralité est le fait de se dégager de tous les dogmatismes, c'est-à-dire de toutes les idées affirmées comme fondamentales et incontestables. Ce n'est pas facile, mais c'est salutaire.

En reprenant Buisson, « *il faut définir le mot neutre par le mot laïque* ». Tout comme pour l'École, l'idée de Dieu n'est pas neutre, mais elle doit être laïque d'esprit, laïque de méthode, laïque de doctrine. C'est-à-dire qu'on peut concevoir Dieu, le divin, avoir un



sentiment religieux indépendamment de toute autorité extérieure à notre conscience. Et la conscience, c'est justement ce *sanctuaire inviolable* où se trouve Dieu.

La laïcité, c'est donc la liberté de conscience et une théologie de la laïcité, c'est croire en un Dieu, un divin qui se présente librement à la conscience ou une conscience libre qui adhère à une idée de Dieu ou du divin.

Ce divin est donc dans la conscience de chacun. Mais alors, est-ce juste un concept philosophique ?

Non, car il y a le sentiment religieux. Il y a ce qu'on appelle la foi et qui reste bien difficile à définir tant elle s'exprime de différentes manières. [C'est ici un point de dialogue avec l'athéisme et donc déjà une possibilité de Dieu dans la sécularisation. On peut citer ici Gabriel Séailles (Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale) : tout homme doit pouvoir « *être athée, sans être traité de scélérat, et croire en Dieu, sans être traité d'imbécile* »]

Le sentiment religieux, c'est avoir conscience de quelque chose qui nous dépasse, qui

nous appelle, qui nous fait espérer. Un idéal qui, par définition, est conçu et représenté dans l'esprit sans être ou pouvoir être perçu par les sens.

Et en reprenant la citation de l'abbé Marcel Hébert : « *Au lieu de dire Dieu, dire l'idéal du bien, du vrai, de la justice* ».

Pourquoi ne pas voir Dieu, non plus du dehors, mais du dedans. Non plus comme un extérieur, mais comme un intérieur à l'humain. Et c'est donc là que la théologie de Buisson, comme il le dit lui-même, sans doute trop en avance, peut nous inviter à retrouver ce Dieu dans l'idéal du Bien, du Bon et du Vrai. Le retrouver en se libérant de tout dogmatisme et de tout système religieux autoritaire, en retrouvant cet idéal dans toutes les dimensions de l'humanité, mais appelé à plus, appelé à être dépassé, appelé à s'élancer vers du plus grand. Avoir cette conscience de l'idéal qui appelle à avancer, c'est peut-être ce qui passe pour l'irréligion du présent, mais qui sera peut-être la religion de l'avenir. ●



DE QUEL DIEU SOMMES-NOUS ATHÉES ?



Dans notre monde sécularisé, on ne fait plus appel à Dieu pour venir à la rescousse.

Il n'est pas surprenant que le Dieu des religions révélées ne suscite plus la confiance. L'idée que toutes les religions sont obscurantistes, que toutes les religions sont misogynes, patriarcales et homophobes, que toutes les religions sont sources de divisions, de conflits et de guerres, que toutes les religions sont fermées, exclusives et excluantes, laisse à penser que le Dieu qu'elles vénèrent l'encourage, voire l'exige.

Et pourtant, le sentiment religieux est bien là, présent dans une quête de spiritualité.

Beaucoup de nos contemporains conservent une vision de Dieu d'un autre âge. Parfois, cette image a aussi du mal à quitter les bancs de nos Églises tant le catéchisme reçu un temps était porteur de cette image. Ce Dieu que la raison du 21^e siècle ne peut accepter est mis dehors, laissé de côté, et, pour reprendre les mots de Wilfred Monod, de ce Dieu-là, nous en sommes athées.

Sans aller jusqu'à dire comme le déclare le titre d'un ouvrage : « croire en un dieu qui n'existe pas », les journées du protestantisme de liberté 2025, se pencheront sur la représentation du divin pour tenter de le redécouvrir dans cette religion de l'avenir que le protestantisme libéral et progressiste défend chaque jour.

**Groupe d'organisation
des Journées du
Protestantisme de Liberté**

LES GROUPES LOCAUX

*Vous pouvez créer un groupe local près de chez vous.
Nous pouvons vous envoyer gratuitement des exemplaires du journal.*

■ Groupe Évangile et Liberté au Foyer de l'Âme

5 avril et 24 mai, de 10h30 à 12h, lecture du livre de Raphaël Picon : *Tous théologiens*.

■ Groupe Évangile et Liberté de Nîmes

9 avril, 14 mai et 11 juin à 17h30 à la Maison du protestantisme

Toute personne souhaitant participer peut recevoir les textes et vidéos qui se rapportent au thème de chaque réunion en envoyant un courriel à Jean-Claude Martin : martinjctm@gmail.com

■ Cercle Montpelliérain Évangile et Liberté :

22 mars (avec Gilles Vidal sur la Nouvelle Calédonie) et 17 mai (avec Michel Bertrand : « espérer ou désespérer » *Collapsologie*) de 14h30 à 17h au temple rue de Maguelone.

Contact : Christian Amphoux

■ **Groupe Évangile et Liberté de Montélimar** : tous les 1^{er} samedis du mois à 13h30 (possibilité de partager un repas tiré du sac dès 12h) au 13 Bd du Fust dans les locaux de l'Église protestante unie de Montélimar.

Contact : jean.luc.dupaigne@free.fr



AGENDA

> **Assemblée Générale UPLP** : elle aura lieu le 24 mai à 17h en visioconférence. Tous les membres recevront une convocation ainsi que les documents nécessaires par mail. Un lien Zoom sera envoyé avec la convocation.

> **Journées du Protestantisme de Liberté**

Notez la date des prochaines rencontres :

• **les 11 et 12 octobre au Lazaret.**

Contact : Jean-Claude Martin,
martinsjctm@gmail.com

Libre-croyant.e, est le journal de l'association Union Protestante Libérale & Progressiste.

En adhérant à l'association, vous recevrez quatre numéros par an.

L'ensemble des articles du site internet sera en accès libre et gratuit.

Pour continuer à faire vivre ce protestantisme auquel nous tenons et commencer cette nouvelle aventure, nous comptons sur vous toutes et tous.



ADHÉSION

À renvoyer à l'adresse du siège social

UNION PROTESTANTE LIBÉRALE & PROGRESSISTE

Association à but non lucratif, loi 1901

Siège : 108 grand rue, 30270 Saint Jean du Gard

secretaire-general-e@libre-croyant-e.com

*Vous pouvez obtenir
les statuts de l'association
sur simple demande*

Nom : Prénom :

Adresse postale :

Adresse mail :

N° de tél (facultatif) :

Profession :

Engagement ecclésial :

☐ Adhésion (10€) ☐ Soutien : €

Par **chèque** à l'ordre de UPLP

Par **virement** (en indiquant nom, adresse et mail) :

IBAN FR76 1027 8079 6500 0208 4880 264

BIC CMCIFR2A

Via le web : **sur www.libre-croyant-e.com**

ou directement en flaschant le QR code (Adhésion et paiement) :



Signature :



Libre croyant-e

Dans notre Église...

Nous ne te demanderons pas comment tu comprends la Bible, mais seulement si tu veux inspirer de son esprit ta vie entière.

Nous ne te demanderons pas si tu as trouvé dans la Bible que l'Évangile a été dicté d'une manière surnaturelle ou seulement qu'il est la plus pure, la plus haute expression de l'âme humaine.

Nous ne te demanderons pas si tu as trouvé dans la Bible que Jésus est Dieu ou simplement le fils de Dieu, ou seulement qu'il est un homme envoyé de Dieu.

Nous ne te demanderons pas si tu as trouvé dans la Bible que Dieu est un, ou qu'il est trinité, qu'il est une personne ou qu'il est plus et mieux qu'une personne.

Tout cela te regarde.

Nous ne te demandons qu'une chose : aimes-tu Jésus, veux-tu te joindre à nous pour avancer ensemble dans les voies qu'il a frayées à l'humanité ?

Alors, mon frère, ma sœur, nous apprendrons ensemble à faire le bien : unis malgré les plus graves divergences de pensées, nous poursuivrons dans un affectueux esprit de liberté, l'œuvre évangélique d'édification individuelle et collective.

Nous croyons au bien, au vrai, à la justice, à l'amour, au dévouement, c'est-à-dire que nous croyons en Jésus, car le Jésus des Évangiles n'est que l'incarnation de toutes ces vertus.

Nous croyons en un Dieu qui ne se démontre pas, mais que nous pouvons sentir. On ne peut le forcer à le reconnaître mais nous pouvons le trouver et l'aimer, parce que nous croyons qu'il n'y a rien de plus grand que la puissance d'amour.